

Denis FERRIER



Le magnifique
‘Dolce Vita’

Roman

Le magnifique
‘Dolce Vita’

Bienheureux les fêlés, ils laisseront passer la lumière.

Michel Audiard

Pour les âmes qui sont partis trop vite...

– Si tu rayes ma caisse, j'te défonce ta mère ! P'tit con !

Ce hurlement de veau qui agresse vos admirables tympans décarre du gosier d'un hideux personnage, mon vioque. Un vieux beau qui ne déchaîne en rien la candeur. Il possède, avec arrogance, le plus exécrable caractère de toute la région. Il est certainement le seul lascar, sur cette bonne vieille planète, à s'enduire la tignasse avec n'importe quel produit pourvu qu'il simule l'aspect et la texture de la brillantine. Tout est de mise tant que sa banane de Rocker parade fièrement pareil à « *Fonzy de la série Happy Days* ». Vaseline, beurre, graisse, et même l'huile de vidange d'un carter de bagnole. Lamentablement, il n'a jamais quitté les années cinquante. Ce temps bénit tombé en désuétude. Les « *fifties* », son lot de joie et de légèreté. La formule littérale communément employée : « *Ils étaient jeunes et beaux* ». Elvis beuglait le rock and roll. Au ciné-club Pathé, les starlettes flambaient sur Hollywood boulevard. Chez Simone, les putes tortillaient des fesses aux abords du service trois-pièces de monsieur, mon père. Bières et pin-up gavaient ses périodes crépusculaires dans les bars du quartier. À présent, ses singulières virées s'effectuent autour du jardinet de la maison familiale. L'endroit le plus reclus d'une banlieue

euthanasiée, le trou du cul du monde. Aux pieds, des Charentaises en guise de Santiags. Il se débîne le temps des garces, de l'alcool, des potes et des combines de toutes sortes. Lorsque l'on gamberge à tout ça, cela flanque la trouille. Je ne veux pas finir comme l'ancien. Le cave ne se rebiffe plus. Adieu, Gabin. Adieu, Blier.

– Toutefois, quelque chose me gêne. Comment interpréter « *Je défonce ta mère* » ? Est-ce au sens propre où au figuré ?

Au sens propre, des beignes, la pauvre vieille en a mangé et plus d'une. Cette fidèle bourgeoise a tout encaissé. Une vie de merde. L'oreille basse lorsque les condés ratissaient la turne dans l'espoir de faire flancher le père pour la énième fois. Les ragots giclant d'un caniveau à l'autre et aussi glissants qu'une mouscaille de clébard. Les cornes plus grosses que celles d'un cerf en rut imposé par un malfrat en ébullition hormonale. La misère sentimentale d'une épouse qui n'a jamais eu la chance d'en être une. Pas de bol... Une chose est sûre, elle n'a jamais manqué d'oseille. Putain, cela rentrait plus qu'à la banque centrale. Des sacs pleins de biffes fourrés au fond des coffres de voitures. Des rutilants cabriolets appartenant à des combinards, une main sur le calibre 9 mm et l'autre sur les roustons. En femme d'une grande lucidité, elle appliqua la formule des trois singes de la sagesse. Ne rien voir — ne rien dire — ne rien entendre. Une philosophie de bonne jugeote puisqu'elle n'a jamais été inquiétée par la flicaille. Heureusement qu'elle ne mit pas en œuvre : « Si tu veux la paix, tu prépares la guerre ».

En ce qui concerne le sens figuré celui auquel vous pensez, ne le niez pas, je ne m'étendrai pas plus. Simplement, je verbaliserais de manière courtoise, (*oui, il m'arrive de faire des efforts de langage*), que certains matins ses déplacements s'accomplissent avec difficulté. Les coups de boutoir dans les niches retentissent encore dans les murs. Même la charpente s'en souvient.

Aujourd'hui, je souhaite emprunter la tire du vieux. Un coupé « Merco », le 300 SL de 1952. Rien que d'y penser, ça me fout la trique... Je kiffe cette caisse. J'ai promis à deux potes un job rapide et bien payé. Je vivote d'un certain nombre de petits larcins. On ne se refait pas. Tel père, tel fils ! Cependant, une nuance dans ce roman de troisième zone. Je ne vadrouille pas aux puttes, écluse rarement et fréquente peu les bars. Enfin, presque... Je charrie un peu. À l'occasion, une morue sur les boulevards. Et encore, quand j'ai de la thune ! Sinon, je me paluche tout seul. La veuve joyeuse, mon frère ...

Le job ? Monter sur un braco, un turbin facile et peinarde. J'explique : piller la crèche d'un schbebos à deux bornes d'ici. Il possède énormément de cailles en or massif. C'est la place Vendôme dans sa turne ! Cette anachronique tafiole expose habituellement ses merveilles autour de son cou ridé. Les jours de fête, les parures ceinturent ses poignets et façonnent ses doigts boudinés. Le bling-bling extravagant, son style ostentatoire de sa gay attitude. Mesdames et Messieurs, nous sommes des pies voleuses. Nous chapardons les objets étincelants pour les emmener dans notre nid.

Quel con ! Je sais qu'il en pince pour moi. Plus précisément, pour une partie de mon châssis. Je refuse de le dévoiler ici.

Quarante années nous séparent, une sexualité divergente et malgré ceci :

– Je te lécherai bien pour mon goûter ! chuchote-t-il en suçotant langoureusement une glace à la vanille lors de mon passage non loin de son perron.

Il me donne envie de gerber. Je ne mange pas de cette tantouserie. Pourtant, Casi, il faut prendre sur soi. V'là que je cause à la troisième personne du singulier. Maintenant, vous savez que je réponds au nom de Casi. Diminutif de Casimir. Tu parles d'un patronyme ! Idée du vieux lors de la déclaration de naissance à l'état civil. Ils ont dû tous se poiler à l'hôtel de ville ! J'en rigole encore, ça ne se voit pas !

Pour que vous saisissiez bien ce que je vis au quotidien, j'vous la fais courte. Imaginez le décor.

Scène une, prise une – un prénom de merde – Production « *Je t'en foutrais !* »

Clap de début.

Night-club de province, costard et parfum de couturier, lumières stroboscopiques, musique à 140 BPM, chaleur humaine, excitation primaire et testostérone jusqu'au bout du gland. La panoplie parfaite pour ne pas finir seul et d'se la mettre sur l'oreille. La rencontre se produit sur le « *dance floor* ». L'écho radar fixe ma cible sur une belle blonde non dépourvue de... Bandante quoi !

- Salut ! dis-je, sûr de moi, l'œil qui frétille.
- Salut... minaude la jeune femme.

Elle roule des yeux puis prend légèrement de la distance dans son étroit jean qu'elle a dû fourrer avec un chausse-pied. La nana bouge son fion comme une bitch des vidéos de rappeurs. Érotomane, la langue pendante, les globes oculaires exorbités, il ne manquerait plus que je brame d'exaltation ! Nul n'ignore le loup de « *Tex Avery* » ? Bah voilà, c'est moi...

- Quelle cochonne ! pensais-je.

Attitude du bon gros beauf.

Mon objectif : lui casser ses p'tites pattes. Alors, je me donne à fond.

- Vas-y, Casi !

Vous connaissez « *John Travolta* » dans « *Saturday Night Fever* » ? Autant vous dire que c'est un minuscule joueur. J'impressionne la gosse avec mes breloques achetées au marché et mon faux billet de cent débordant de ma poche ! Calmos bébé, je possède du matos. Un pas de danse emprunté à « *James Brown* ». Rapprochement physique et sensuel. Là où tu te trouves « *Marvin Gaye* », regarde-moi. Je me sens « *Sexual healing* »...

- À qui ai-je l'honneur? façon gentleman, mais un peu racaille quand même.

Discrètement, j'exerce un frotti-frotta langoureux.

- Stéphanie.

Elle décroche un sourire complice.

- Et toi ?
- Casimir...

À ce moment-là, tout s'écroule.

Ça craint. Le prénom de merde. Le cauchemar éveillé. La musique stoppe nette, la lumière des néons éclaire la piste noire de monde. Tous les yeux hilares sont rivés sur ma pomme. Je déglutis bruyamment, le rouge aux joues, le ricanement niais. Une merde, quoi !

Elle se tire avec ses copines en se tordant de rire. Je suis émasculé sans anesthésie. Mes joyeuses quittent mon slip kangourou et roulent sur le parquet. Long plan-séquence sur ma glotte qui sursaute.

Clap de fin.

Adorateur des « *fifties* », tu as chié ma vie !

Ultra vantard au volant de la « *Merco* », (*j'kiffe me la péter*), je récupère mes deux acolytes décérébrés. Un p'tit tour du propriétaire sur ces glandeurs. Bertrand dit « *Tire au flanc* ». Lui, c'est la flemme absolue. Dès qu'il le peut, il pose son gros derche sur son divan miteux parsemé de miettes. Monsieur n'en branle pas une de ses journées. Le plus grand fainéant que l'humanité ait porté. Chips, bières, télé, console de jeux et canapé comblent son existence de boulet. Ce mec n'assumait pas une calvitie naissante. C'est vrai, il traînait cette galère depuis l'âge de neuf ans. À tout problème une solution. Il inventait une mixture qui ruinait définitivement son système capillaire. Ce mastoc possède le quotient intellectuel d'une moule, la vélocité d'une limace. L'expression qui le caractérise : « *Ce n'est pas un furet* ». De vous à moi, pas facile de bouger les cent vingt kilogrammes de graisse qui le constitue. Catholique en manque d'assiduité, il n'a jamais réussi à capter Dieu. Trop loin peut-être. Ça craint...

Sa cambuse est une piaule que lui loue sa mère. Un nid à punaises.

Il est le fruit d'une union qui n'a duré que le temps d'un feu de paille. La mère Pouchard, « LA » commère aux aguets, relate à qui veut l'entendre (*en un mot, à tout le monde*) :

– Le beau Sergio taquinait de la belle en cuisses, il était un miroir à gonzesse. Babeth était chaude comme une baraque à frites. Tout comme aujourd'hui, elle n'a pas changé... Ils étaient en odeur de sainteté. Dès le début de la relation, il lui montra son asperge, et la Babeth, son barbu... ils faisaient des cochonnetés dans le fond de la ruelle !

Elle replace ses lunettes sur le haut de son nez.

– De la brouette congolaise au tramway de Shangai, tout y passait ! Un sacré tempérament...

Puis, elle ajoute :

– C'est-y pas malheureux. Deux coups dans la motte pour en sortir, neuf mois plus tard, le couillon de Bertrand !

Son géniteur s'est évaporé le jour de la kermesse de l'église, nous fêtions nos dix ans. Sergio, un drôle de zigoto qui marnait avec Popovic, un yougoslave avec une gueule de chinois.

Zarbi ce Popovic ! Un gadjo de Serbie avec une tronche de bridé. Tu m'étonnes, je connais la gaffe de sa vieille. Elle n'a pas bouloté uniquement des rouleaux de printemps. À la folle jeunesse, un niaqué a tenté sa chance sur le persil de madame ! C'est tout...

Donc, en ce jour de fête paroissiale, Miss Humette, la préhistorique institutrice (*Dieu sait quand elle crèvera, cette bique*), raconta à la flicaille qu'ils se cherchaient des noises aux

chiottes. Le yougo est ressorti, mais pas le daron. Les demeurés de schmitts n'ont pas cherché plus loin que la pissotière, des gogues à la turque. On ne l'a jamais retrouvé, même pas un poil de cul ! Comment faire passer un marlou par l'orifice d'évacuation aussi large qu'un colombin ? Bizarre c't'affaire...

Babeth, sa daronne, est la comptable du club de bridge de la ville. Une fédération bourrée aux as et pas très catholique. Il paraît qu'elle fricote avec le président honoris de chez pas quoi. Président de mon derche, ouais ! Tous ces collègues masculins connaissent son côté vicelarde et nymphomane. On raconte qu'elle remonte facilement sa jupe et se laisse toucher le frifri ! Surtout les soirs de pleines lunes. Va savoir pourquoi ? Et puis, pas seulement qu'avec le dirigeant si vous voyez ce que je veux dire ! À de nombreuses reprises, on aurait aperçu la cochonne se faire défriser la chicorée par des vicieux séniles et édentés sur une aire d'autoroute ! Quel monde ? (*J'ai le droit de ma la jouer moralisateur !*)

L'autre timbré, c'est JC. Pas Jésus-Christ, mais plutôt Jean-Christophe. Un bon prénom de baptême, sans bénédiction. Il est né sous X. Une enfance au foyer Saint-Fiacre et en maison de redressement. Un accro à « *Fifa Football* », à la « *weed* » et aux « *Milfs* ». Je traduis : « *Mother i'd like to fuck* ». En français, pour ceux qui roupillaient au cours d'anglais : « *Mère que j'aimerais baiser* ». Sec comme une trique, il s'efforce désespérément de lever de la fonte afin d'attirer ces femelles matures. En vain. Ce n'est pas une flèche. Avec sa gueule de pingouin, ses dreadlocks et son bec-de-lièvre, l'unique chose qu'il puisse espérer soulever, c'est son poireau devant «

Youporn » ou un autre site du même acabit. Ses yeux rougeoient tel un garenne albinos, mais cela est dû à trop de défonce quotidienne et non à une conjonctivite chronique. Lors d'une beuverie, il m'avoua son essentiel fantasme. Une bonne levrette avec la mère de Bertrand. Je crois que ce jour-là, pendant sa confession, il triquait comme un âne, le salop ! Ils sont vraiment très cons. Seulement, ce sont mes poteaux. Certains jours, je suis dépité par leur niveau de débilité, et parfois aussi, ils me touchent tant ils sont criants de vérité.

Que dire sur mézique. Je suis, peut-être, le plus choucard à reluquer (*non, je n'ai pas les chevilles qui enflent*). La prunelle qui pétille, le regard bleu ciel, un corps d'Apollon, j'aime prendre soin de ma p'tite gueule. Je descends d'une souche de truands, une lignée de merde. Entre nous, ce n'est pas une référence sur un curriculum vitae. Imaginez dans la section formation : « *démontage/remontage colt 9 mm et AK 47* » ou « *cambriolage et vol de voiture* ». Ça fout le bordel ! Des trois gugusses, je suis le seul à obtenir mon bachot, sans mention naturellement et avec repêchage. C'était le minimum que je pouvais obtenir pour ma daronne. Je ne dis pas que je suis le plus intelligent, mais très certainement, le plus roublard. Autant mes poteaux se terrent dans leurs conditions sociales à base de revenu de solidarité active, de fraudes et de pillages, autant je tire des plans sur la comète. Partir à perpète, avec assez de pognons dans les fouilles pour fonder un bercail. Une gonzesse, des mioches, la vie quoi ! Avec Stéphanie, une nana que j'estime depuis notre enfance. Phane, j'la kiffe bien. Elle aussi, je crois. C'est la seule cousine que je respecte. Évidemment, c'est

duraille avec ses vieux, ils ne peuvent pas m'encadrer. C'est comme ça. Sûrement un jour... Enfin...

Un détail, nous frisons la trentaine.

Je range la tire sur le parc de stationnement de la gare. Le tarif : deux balles pour une heure ! Pourquoi pas un mars et une branlette ? Je regarde ma montre. Il est quinze heures. Je remue comme un asticot sur le siège en cuir bordeaux. Le soleil brille, les oiseaux chantent. Le cliché de merde. Un peu nerveux le type.

– Qu'est-ce qu'ils foutent ? murmurais-je.

Un coup d'œil dans le rétro. Nul ne m'a suivi. J'suis con ! Personne ne connaît mon plan, pas même les deux flans qui arrivent débraillés. La dégaine de gitan. Tout pour se faire remarquer. Un bon échantillon de bolos. Ils marchent chacun de leur côté et s'ignorent. Je sors les accueillir.

– C'est moi ou le temps passe à l'orage ?

– C'est un putain d'égoïste ! manifeste JC.

Bertrand flanque un doigt d'honneur. Les ongles noirs de cambouis.

– C'est quoi le blème les mecs ?

Je préfère insister afin de crever l'abcès.

– On achète un coca pour deux, et cet enulé a tout avalé d'une traite. Je pue de la gueule ou quoi ? confie-t-il.

– Ce n'est pas grave, répliquais-je. Je te paye une canette.

Bertrand se pose contre l'aile avant de la voiture. Il croise les bras et garde le silence. Un sourire narquois fige son visage. JC enchaîne aussitôt :

– En tout cas, il est comme sa daronne. Il avale tout !

– Quoi ? interpellais-je. Je comprends que les choses vont prendre une mauvaise tournure.

« Tire au flanc » se redresse, allonge les bras le long de son corps, secoue la tête de part et d'autre tel un boxeur avant de monter sur le ring. Ses yeux s'injectent de sang. J'ai le sentiment que l'atmosphère vire à la castagne. J'interviens très rapidement. Les deux zigs serrent leurs poings et s'affrontent du regard. Mike Tyson contre Evander Holyfield, version bابتou fragile !

– Si tu veux en finir à la châtaigne, je peux l'envisager ! défie JC.

– Les mecs, on stoppe tout ! Putain, on ne va pas se friter pour une canette de coca ou pour une daronne qui avale tout...

La bourde, la gaffe, la boulette. J'te jure, il y a des moments où je me giflerais.

– Ferme ta bouche ! pensais-je.

Bertrand se crispe fortement. Sa gueule de loup affamée se pose sur moi maintenant. Sa mâchoire dessine de petites bosses. Il arme son punch avec la ferme intention de m'envoyer au tapis.

– Elle n'avale peut-être pas ! Calme-toi ! Je ne sais pas si ta mater...

Je m'enlise dans une explication à la con. Je m'agite et tente d'esquiver l'éventuel uppercut qui se dessine au loin.

– On s'en fout de ta mère, de la mienne...

Je lorgne JC, désabusé.

– Toi, si ça s'trouve, ta vieille avale aussi !

Je connais un moyen de les calmer. Ça part en eau de boudin cette histoire. Je protège ma belle gueule avec mes avant-bras.

– J'ai un plan, les gars. On va se faire des couilles en or et les poils en diamant.

Lorsque l'on cause pépettes bizarrement ça les apaise. Le poing retombe, les bobines se décrispent. Je ne m'en sors pas trop difficilement. Pas de beigne, pas de lèvres en sang. Du grand Casi !

– Montez en voiture !

Un instant, ils se défont silencieusement. Fierté mal placée. Puis, le climat est plus à la détente. Je soupire légèrement. J'ai eu chaud...

– Allez, on grimpe, bande de cons...

Je prends place derrière le volant. J'essuie des gouttes de sueur sur mon front par un revers de la main. Je me regarde dans la glace du rétroviseur. Un calme monacal règne dans le véhicule. Ça change. Je plisse les yeux.

– Vous connaissez le vieux pédé du « *6 villa de l'Orangerie* » ?

– Yeap, répond JC.

Bertrand acquiesce d'un geste de la tête. Il se cure le nez et dépose un petit détritrus nasal sur le ciel de toit du coupé sport.

– Tu veux te faire pomper le dard par cette fiotte et pendant ce temps-là, on filme avec les portables ? lance JC, fier de sa créinerie.

Je braque les yeux sur mes deux potes. Ils se checkent la main. Comment leur expliquer, par mon silence ou mon regard sans vie, qu'ils sont pitoyables ?

– Casimir, star sur « *Youtube* ». Dans son nouveau court-métrage : « J'me fais pomper la biroute par une chochette ! » insistent les deux compères, hilares.

– Vous êtes trop con, les mecs !

J'ouvre la fenêtre, la chaleur devient étouffante. Je laisse ces abrutis se poiler. Une rondouillarde avec une petite jupe rouge passe au loin avec son marmot.

– C'est au raz de la touffe ! pensais-je. Ça ne doit pas être joli là-dessous avec cette moiteur...

Le rejeton traîne des pieds, il braille. Un caprice ? Ni une ni deux, sa mère se retourne, se cambre et lui flanque, sans sommation, une raclée mémorable. Le mioche tombe à la renverse. Dans le mouvement, la jupette remonte et découvre une partie du gros pétard de la daronne. La ficelle du string disparaît dans l'énorme joufflu. J'éclate de rire.

Le morpion hurle. Il ne l'a pas vu venir celle-là.

– Bien fait pour ta face ! méditais-je. Si tu savais le nombre d'avoines que je me suis mangées !

Enfin, les zouaves ne gloussent plus. Je prends appui sur le volant, l'horizon se dessine devant mes yeux. Je dévoile le projet.

– J'sais que ce vieux Pd possède un max de cailloux, des bijoux en or et pas mal de babioles à refourguer. C'est un biz facile. On s'glisse chez lui, le magot se situe dans sa chambre.

Je me pose au fond du siège.

– Aucun risque. Pas d'alarme, pas de coffre, rien. On s'introduit, on viole, on repart.

Je les fixe intensément.

– Simple, non ?

– T'es vachement sûr de toi ! rétorque Bertrand.

Je décolle légèrement mon tee-shirt de ma peau moite. Sensation désagréable. Putain, c'est la canicule aujourd'hui ou quoi ?

– J'ai un pote qui taffe au gaz. Son prénom est Kev. Il est passé chez lui, il y a quelques jours, pour relever les compteurs. Ce mec pilonne les keums ainsi que les frangines, un pédé double face. Le vieux schbeb le sait. Tout naturellement, il proposa de consigner son carnet professionnel dans la chambre. Bonjour m'sieu-dame !

Bertrand et JC se dévisagent. Larrons en foire, ils explosent de rire.

– Il lui a refait la canalisation ! balacent les deux copains, à l'unisson.

Je fais mine de ne rien entendre. J'esquisse, quand même, un rictus.

– En attendant, pendant une levrette à la légionnaire, Kev reluque la joaillerie dans le placard. À l'air libre, sans coffre, sans rien... Woualou !

À ces mots, ils cessent leurs plaisanteries.

– Tu la craches, ta Valda, demande JC. Où ? Quand ? Comment ?

Voilà, c'est comme ça que je les aime. Ils sont attentifs et sérieux.

– Où ? Chez lui, aujourd'hui. Je me suis tuyauté, il part dans...

Je reluque ma montre.

– Une heure. Il suit des cours de claquettes.

– Ça doit être beau un gras-double avec des claquettes ! ironise JC en scrutant Bertrand.

Je roule des yeux. « Tire au flanc » remonte papy au grenier et se racle la gorge. Il crache une huître par la fenêtre.

– En général, c'est minimum deux heures de leçons. Quand ? Je viens de vous répondre. Comment ? Simple. JC, tu ouvres cette porte. Elle n'est pas blindée. Juste une serrure à deux-points. Nous entrons. Je file à l'étage. Bertrand, le rez-de-chaussée et toi le sous-sol par l'intérieur.

– Et les voisins ? balance « tire au flanc ». Je te signale un truc. Nous sommes en plein jour. On n'est pas transparent ! Mes cent vingt kilos ne passent pas inaperçus.

– La baraque est au fond du jardin, en retrait. J’ai déjà affranchi les lieux. C’est facile les mecs. Une demi-heure, grand max.

J’observe silencieusement. Bertrand fige une moue interrogative, JC se gratte la tête. Les secondes s’égrènent lentement. Nous sommes statufiés dans une voiture au soleil. J’ai l’impression d’être un pot de rillettes. Une vieille odeur de pâté s’échappe de mes aisselles.

- OK, répond l’un.
- D’ac, lance l’autre.
- Cool, répliquais-je.

Je m’appête à actionner le démarreur lorsque JC me pose une question... Euh... Débile...

- On prend quoi comme flingue ?
- Quoi ?

Bertrand hausse les épaules d’incompréhension.

- Bah oui... Un calibre, gros !
- Oh mec, on ne dézingue pas la tafiole. On va juste piquer les breloques. On ne plombe aucun trou-de-balle !

Étonné, je secoue négativement la tête.

– Si tu veux une arme, mets ta main dans ton slip et attrape ta queue. Comme ça, tu auras l’impression de tenir un calibre !

- Mais d’un diamètre ridicule ! lance Bertrand.

De nouveau, le rire envahit l’espace confiné de la voiture.

– Allez-vous faire enculer tous les deux. Mon zgeg est le plus gros !

– Au collège, on te surnommait comment ? demande « Tire au flanc ».

– C’était comment déjà ? dis-je en me grattant la tête.

Très rapidement, le souvenir remonte à ma mémoire.

– Ah, oui !

À l’unisson :

- P’tite bite !

Nous nous poilons pareille à une meute de hyènes rieuses. Les larmes aux yeux, je démarre le véhicule et roule tranquillement en direction de « notre distributeur de monnaie ».

L’atmosphère est à la détente.

J’fais gaffe, quand même, à ne pas rayer la tire.

3

Je stationne la Mercedes dans un cul-de-sac, bien à l'abri des regards fouineurs. Le bon quartier de bourges et de radasses par excellence. Toujours à épier derrière les persiennes dès qu'un pet se fait entendre. Le genre d'endroit où l'on baise en silence, pas un soupir ni un orgasme. Pourtant, lorsque je chouffe c'qui passe devant nous, j'en ferais bien gémir quelques une ! Les fines jupettes se soulèvent au grès de la brise et laissent apparaître des petites culottes et autres strings en dentelle. D'ailleurs, JC est à l'affût. Il va nous faire une attaque. Des bonnes « *granny's* » en manquent de jeunots. Dans le rétro, je mate mon obsédé de pote. Je rêve ou il s'astique ?

– Ce n'est pas le moment de te caresser la queue, JC !

La turne du Pd ne se voit pas de la rue. Des immenses thuyas alignés le long d'un mur masquent la porte d'entrée et l'accès au garage. Restons pros, nous ne pouvons pas glander tous les trois dans la voiture. On va se faire remarquer. Ça moucharde facilement en ce lieu, limite les condés débarquent dès que tu te grattes un peu le biniou. Déjà que la grosse tarlouze ne passe pas inaperçue, alors vous imaginez trois jeunes gaziers ! Un mélange de « *Bronski Beat* » et des «

Village People » à la sauce « *Gipsy king* »... Fichons le camp d'ici.

Il y a un troquet en contrebas. Je le connais très bien.

– Allons prendre un verre. Nous attendrons là-bas. Il est obligé de longer le bar.

– Et si le Pd ne partait pas danser aujourd'hui, on serait là pour rien ! ironise JC.

– Aucuns soucis... Pour rien au monde, il ne louperait un cours. Crois-moi... Il est raide dingue du prof.

Quelques minutes plus tard, nous franchissons le pas de la porte du café. Derrière le comptoir, le patron essuie inlassablement un verre. Il ne montre aucun signe de bienvenue. Une bonne trogne d'un premier de la classe. Fais attention gars, tu vas faire fondre ton godet à l'astiquer comme ça ! Face à lui, trois types s'agrippent au zinc, l'archétype même des piliers de bar. De piteux clodos ! Plus loin, un ado s'excite sur un vieux flipper et tente de battre le meilleur score. D'après sa tenue vestimentaire, on est sûr que papa et maman palpent un max de blé. Le fils unique dans toute sa splendeur. Sur le côté, deux brêles clopent près d'une fenêtre. Ils regardent les voitures passées telles des vaches le long d'une autoroute. Sur l'étagère, une radio chantonne un antique tube de « *Luis Mariano* ». Chaude l'ambiance ! Les yeux se braquent sur nous. Tu m'étonnes ! Trois zgegs à la dégaine manouche, ça attire. Je m'en bats les valseuses. Mes deux poteaux n'y prêtent même pas attention. Ils prennent place autour d'une table près de la grande vitre. Parfait, un bon poste d'observation. JC commande un coca (*depuis le temps qu'il en voulait un*).

Bertrand se gratte les noix et prend une bière. Pour ma part, je réclame un sky.

– Tu prends un sky, mec ?

JC pouffe de rire.

– Redescend, t'es pas « *Lucky Luciano* », gros ! Tu joues les caïds ou quoi ?

Il n'a pas tort. Pourquoi boire un sky alors que je n'en picole jamais. Je fais signe au patron.

– Je prendrai plutôt un coca !

Il acquiesce d'un geste de la tête.

– Voilà, reste lucide, mec !

Ça fait bizarre de se planter ici. La déco est toujours la même. Par contre, le changement de proprio est récent. On peut encore distinguer des impacts de bastos dans le mur. Ils les ont gardés comme des reliques, un vrai musée de la tuerie. Même la une du canard est encadrée et exposée. Tu m'étonnes ! Je connais très bien l'histoire puisque mon daron était là le jour du règlement de comptes. Deux types furent dézingués près du bouzin. Deux cent soixante-trois douilles gisaient sur l'asphalte en cette fin de soirée du huit août. La barbaque débitée façon mafioso, des chiens saignés comme des porcs. À ce que je sais, ils avaient balancé aux condés un mec qui turbinait pour mon vieux. Il bossait en sous-main pour lui. Disons qu'il rendait de petits services de livraison. De quoi, je n'en sais foutre rien. Pourtant, il fut cramé lors d'un ultime déchargement de marchandises. Les poulets l'attendaient dans une ruelle. Ils ne lui laissaient pas le choix. Anecdote, le futsal du mec était

rempli d'urine. Il s'était pissé dessus à la minute où la flicaille le braquait ! Le match ne fut pas équilibré. Le score, un à zéro. Mon père et ses turbineurs digérèrent très mal ce contretemps. De plus, ils étaient mis à l'amende. Œil pour œil, dent pour dent. Très vite, ils se rencardèrent, décrochèrent les informations et firent une descente ici. À la kalache, la caste purifiait la merde. À l'extérieur, des grosses cylindrées poireautaient le moteur rugissant. Ils effaçaient deux cousins qui balançaient régulièrement des renseignements à la maison poulaga. Des passe-montagnes cachaient les tronches des tueurs. Aucun soupçon sur le vieux ni sur le réseau. Il reprit ses affaires et engagea un nouveau livreur.

Le tenancier torche la table de quelques résidus de bouffes et de liquides visqueux, puis il pose notre commande sans ménagement. Nos boissons sont servies. Il ne manquerait qu'un sourire pour que nous nous sentions à l'aise. La brise est légère et rafraîchissante. Un débile sur un cyclomoteur pétaradant se pavane dans la rue. Les mioches jouent au ballon et les daronnes discutent entre elles. Elles sont bonasses les nanas ici...

Enfin, le schbeb sort de chez lui. Quarante-cinq minutes à se branler dans cette gargote. J'en peux plus des trous du cul qui picolent et de cette musique d'opérette. JC s'est assoupi, un filet de bave coule le long de sa joue. Bertrand fixe intensivement le gamin brutalisant le flipper. Son regard est malfaisant. Qu'est-ce qu'il le rend dans cet état ? Est-ce le même ou cette machine infernale et bruyante ?

– Oh, mec ? Qu'est-ce qu'il t'a fait le mouflet ?

– Le flip est vintage. C’est une pièce de collection, et ce puceau le traite comme de la merde ! On ne fait pas ça ! On respecte une œuvre de cette époque.

J’avais oublié son amour pour les jeux vidéo et ceux des bars. Je hausse les sourcils.

– Laisse tomber...

Je lâche du regard le petit con et me concentre, de nouveau, sur la rue.

D’un pas alerte et joyeux, la folle rejoint la borne de taxi encore dépeuplée pour le moment. Le vent soulève les rebords de sa capeline de feutre blanc. Il est accoutré d’une tenue en lin de la même couleur que son couvre-chef. On distingue aisément quelques babioles en or autour de ses poignets et de son cou. En guise de maintien, une canne confectionnée de bois panaché à du cuir supporte son éléphantique personne. Une vieille guidée de son caniche passe à ses côtés. Il ôte légèrement son chapeau et salue cordialement l’octogénaire. Une caresse au chien, ça n’a jamais fait du mal.

– Quel tas de merde ! pensais-je.

Ni une ni deux, d’un signe discret de la tête, j’incite Bertrand à jeter un coup d’œil vers l’extérieur. Au même instant, un taxi s’arrête à la hauteur de la fiotte. Le conducteur ouvre la porte par l’intérieur, le schbeb pénètre le véhicule avec un peu de difficulté. L’Audi A7 s’écrase sous le poids. Les amortisseurs font la gueule, le chauffeur également. La voiture démarre et disparaît derrière les pavillons du quartier.

– C’est bon, on y va ? lance Bertrand.

– Dans cinq minutes. Je préfère attendre. Imagine qu’il revienne pour n’importe quelle raison ! On ne serait pas dans la daube !

Je balance un coup de pompe dans la chaise de l’obsédé. À baver comme il le fait, j’suis sûr qu’il rêve de cul, ce porc ! Je le tire violemment de sa sieste. Il sursaute et pousse un grognement.

– T’es malade de me réveiller comme ça ! Ça s’fait pas bâtard ! profère JC.

Il bâille comme un goret, se gratte le cuir chevelu et se cure franchement le nez.

– Bon, on fait quoi ? demande JC. On se taille une pipe mutuellement ou on y va ?

Un dernier coup d’œil. De gauche à droite, j’attache ma vue sur l’horizon. C’est parfait. Nous sommes tranquilles pour deux heures. Je balance la monnaie sur la table. Quelques pièces roulent, tourbillonnent sur elles-mêmes et s’écrasent dans un intense brouhaha. JC et moi décampons très vite de ce rade. Bertrand s’immobilise près du gamin et le toise du regard. Il le neutralise, agrippe violemment sa tignasse puis colle sa bouche au niveau de l’oreille.

– Tu étais encore dans les couilles de ton père lorsqu’ils ont fabriqué ce flip. Et toi, le seul truc que tu sais faire c’est de lui faire mal.

Mon pote serre fortement sa main sur le cuir chevelu du mouflon. Des larmes perlent sur les joues rougies.

– Tu vas vite te calmer, sinon je reviens et je t’insère une prise de courant dans le cul pour voir si tu t’allumes !

L’ado est pétrifié de frayeur, il n’ose bouger. Quelques gouttes d’urine tachent son slip blanc de ce matin. « Tire au flanc » relâche la pression, lèche la cavité auditive du puceau, puis affiche un sourire de béatitude. Comme si de rien n’était, il sort du troquet les mains dans les poches. Le jeune joueur s’extrait rapidement de ce lieu de perdition. Il prend la poudre d’escampette. On ne l’y reprendra plus.

– P’tite pute, lâche Bertrand, en le regardant courir. Va changer ton bénouze !

Je me demande si nous ne réalisons pas une connerie. C'est vrai, on barbote la bicoque de l'autre pédale, tranquillos. Et boum ! Le clown sort de la boîte ! Que fait-on ? Je me prends le bourrichon pour rien. Tout va très bien se passer.

J'extrais ma casquette de la poche arrière de mon jean et l'enfonce sur les yeux. C'est sûrement un moyen pour conjurer ma mauvaise pensée. Silencieusement, nous remontons la rue. JC chemine lentement, la tête ramassée dans son sweat à capuche, les paluches encastrées dans les fouilles de son pantalon de survêtement. Le haut de son caleçon bave et laisse entrevoir le logo du couturier. « *Wen Yong — made in china* », tu parles d'une marque grand luxe ! Bertrand observe, alternativement, les personnes que nous entrecroisons. Une gamine, maintenant fermement la main de sa mère, arrive à son niveau. Elle le toise féroce du regard.

– Baisse les yeux, pisseuse ! commande « Tire au flanc ».

Soudain, elle lui flanque un doigt d'honneur. Surpris quant à ce geste inattendu de la part d'une petite pimbêche, il éclate de rire.

– Elle est gonflée, la p'tiote !

- Pourquoi ? demandais-je.
- Tu n'as rien bité !
- Non... Qu'est-ce que j'aurai dû remarquer ?

Épaté, Bertrand zyeute la fillette un moment, le majeur toujours bien tendu vers le ciel. Un rictus trahit son admiration.

- Elle a des burnes, la même ! murmure-t-il.

Dix minutes plus tard, nous campons face à une barrière imposante de conifères. Une parfaite protection à l'encontre du vent, mais surtout contre les regards. Il faut être discret dans ce genre d'endroit. Nous veillons à ce que personne ne nous reluque. La rue devient déserte, cela ne durera pas. Dépêchons-nous de franchir ces satanés thuyas comme les commandos parachutistes de la Légion étrangère lors de la prise de Kolwézi. Enfin, des troufions ayant échoué à tous les stades de perfectionnement. Mesdames, Messieurs, admirez les corniauds ! Réalisation d'une opération feutrée et stratégique. Dès la première enjambée, nous nous effondrons sur le sol comme des pachydermes sous amphétamines. Quelle bande de glands ! JC se relève, tente de courir vers la porte d'entrée, puis se ramasse de nouveau. Il trébuche sur un nain de jardin.

- Quel résidu de capote ! marmonnais-je.

La basket de son pied gauche voltige et s'écrase dans un bosquet. Assis au bord d'un bassin d'ornement, simplet, (*l'un des sept frères d'un célèbre dessin animé*), le regarde et se fend la poire. Furibard, mon pote lui décroche un coup de pied tranchant et l'envoie voler contre le mur du garage. Il se brise en mille morceaux.

– Simplet de mes couilles. Je t'ai éclaté la gueule !
– Pourquoi tu as fait cela, connard ! demande « Tire au flanc ».

– Quand je pense que ces nabots trouvent cette p'tite poule dans l'un des plumards, et pas un seul ne la chevauche... Ça me fout la rage ! lance JC.

Fier de lui, il rehausse sa « Nike » et prend place devant la porte d'entrée. Il s'agenouille, puis ajoute :

– Ils n'étaient pas Pédés, les gnomes ?

Bertrand clôt ses yeux en signe de désolation. Je reste silencieux.

JC insiste lourdement.

– Excuse-moi, ma gueule ! Mais sept mecs qui vivent ensemble, sans une pétasse dans la turne, pas de sex-shop, ni une pute dans le quartier... Euh ! J'aimerais bien connaître le nom de celui qui s'en reçoit plein le soir ! C'est comme les schtroumpfs... Une schtroumpfette pour tous ces zgegs en chaleur ! Tu parles d'un gang-bang !

Il sourit gracieusement.

– C'est pas schtroumpfland, mais foutreland !

Il soupire.

– Elle doit prendre cher !

Que voulez-vous répondre ? Qu'est-ce que j'en sais ? Les nains, sont-ils des tantes ? Je m'en bats les steaks de toutes les façons. Et si ça s'trouve, « *Blanche-Neige* » est une goudou !

(*Un moment de réflexion*).

Bah non... Le prince lui roule une galoche à la fin de l'histoire. C'est de cette manière qu'elle sort de son état de viande froide, il me semble. Elle était « *dead* ». Je ne m'en souviens plus, je pionçais pendant la projection à l'école. « *Happy end* » pour les mômes ! Mais, je doute sérieusement sur sa sexualité...

Quant à la schtroumpfette, je n'ai qu'une chose à lui dire... Courage !

Nous nous retrouvons, prosternés, derrière la porte d'entrée. Sans surprise, elle est fermée à double tour. Croyez-moi, les deux serrures ne lutteront pas contre le talent de mon JC. À plus d'un titre, il se situe au zénith de l'absurdité. Pourtant, nul n'est plus agile que mon pote. Des pognes en or, des doigts d'orfèvres. Rien ne lui résiste.

Supportant difficilement son poids dans cette position inconfortable, Bertrand prend appui auprès du mur de la maison. Il appose sa main sur mon dos. Je sens son souffle contre ma nuque et son gros bide près de mes reins.

– Ton expiration, je veux bien... Mais, tu la laisse entre tes jambes, frangin ! indiquais-je.

– Rassure-toi, frérot, tu n'es pas ma came. Je les aime avec un peu plus de loches !

Puis, il insiste :

– Méfie-toi quand même ! Dans un moment d'égarement...

Un moment d'égarement ? Calme-toi, garçon. C'est le lieu qui te rend comme ça ? Le syndrome de la schbeb-attitude t'envahit !

Concentrons-nous sur notre taf.

– JC, montre-moi tes talents, mon pote !

À ces mots, il extrait d'une pochette de cuir deux fines tiges de métal.

– Avec ça, je fais des merveilles ! C'est un mec, une connaissance en zonzon, qui m'a donné ces petits outils...

Il introduit, un à un, les éléments dans les barillettes des deux serrures. Délicatement, il crochète chaque cylindre, pivote de gauche à droite, puis de droite à gauche. Il clôt les yeux et se concentre sur chacun de ses gestes.

– Tu vois, c'est comme une gamine. Tu titilles... Tu joues... Tu pénètres plus loin, et... Elle s'abandonne.

Mon poteau manie ses outils avec précision.

– Puis...

Il mordille sa langue, et fronce les sourcils. Le « clic » de la serrure se fait entendre.

– Elle se dépucelle, la cochonne ! lance-t-il d'un air demeuré.

– Hallelujah ! marmonnais-je. Ce mec est un génie !

Nous nous checkons la main comme des ados excités.

Un petit coup de talon dans la porte. Nous découvrons la pièce principale, l'espace à vivre. Nous pénétrons cette casba fébrilement. Quel style de chiotte ! Il ne cache pas son goût

pour l'extravagance et le « girly ». Du rose, encore du rose, et toujours du rose ! Une lope sous paillettes, strass et fausses fourrures. Franchement, je ne suis pas surpris. Je m'attendais à ce genre d'endroit.

Je ferme la porte derrière moi. Immobile, j'examine la pièce minutieusement. Je fixe mes yeux sur le plafond. Je souffle fortement par la bouche. Je suis anéanti.

– Putain, les mecs. Regardez !

Je les guide d'un geste de la main. Une caméra équipée d'un objectif à trois cent soixante degrés surveille l'espace principal dans son intégralité.

– Quelle merde ! On est grillé ! lançais-je la voix tremblante.

Je viens de me prendre une énorme claque dans la gueule. JC se fige dans un coin de la pièce, un bibelot dans la main.

– L'enculé ! jure-t-il.

Bertrand se terre dans un mutisme.

– On est mort, Casi ! insiste JC.

– Non, t'inquiète frérot...

– T'inquiète frérot ? Hurle-t-il.

Il lance violemment le bibelot au travers de la salle. L'objet de porcelaine se fracasse contre la première marche de l'escalier. Les éclats se dispersent sur tout le carrelage.

– Vas-y, ma gueule ! Explique comment on ne va pas se faire baiser par l'autre gros porc ?

Mon pote trépigne sur place. La rage le submerge.

– Je n'veux pas retourner en taule, Casi !

Il pointe violemment son index vers moi.

– Démerde-toi ! Fais comme tu veux, mais sors-nous de cette merde !

Je ne dois pas baisser les bras. Ce sont mes frères.

Il y a certainement une solution.

Je garde un franc souvenir d'une conversation avec mon vieux, un soir où l'on glandait sur la vétuste terrasse de la maison. Plutôt, un monologue. Lorsqu'il parlait, je devais impérativement fermer ma gueule au risque de m'en manger une. Autant vous dire que j'écoutais bien sagement. Il m'expliquait sa théorie sur les systèmes de sécurité, les failles et les moyens de les contourner. À seize ans, on ne pige pas tout, on a la tête ailleurs. Tes pensées sont pour tes frangins de galère, pour les filles aux gros nibards et pour un prochain business. Posséder de la fraîche en poche, ultime quête de chaque jour. Putain, ça me faisait rêver.

Toutefois, avait-il une prémonition ?

– Tu sais, p'tit con...

Non seulement il a chié ma vie avec mon prénom de merde, de plus, il m'appelait continuellement « p'tit con », que ce soit en privé ou en public.

– Dans le réel, il y a trois sortes d'individus qui installent un système de sécurité au domicile.

Il prenait place sur un billot de bois, extrayait une cigarette de son paquet et l'allumait avec un briquet à pierre. Je crois que

c'était celui de mon grand-père. Il lui cédait avant sa mort. Une dense fumée bleuâtre dissimulait un instant son visage.

– Le premier, nous l'appellerons « le trou du cul », est celui qui aménage un dispositif factice. Fausse caméra, micro et autres gadgets. Peu importe le niveau des cambrioleurs, même pour les petits puceaux, c'est du pain bénit. Cela se voit très vite. Un coup d'œil sur la came pour s'apercevoir que c'est du toc... Là, tu es tranquille pour travailler...

J'écoutai avec curiosité. Il m'observait et me dévisageait avec une intensité extraordinaire. Est-ce cela que l'on nomme le passage de main ?

– Le second, un peu plus intelligent, est celui qui installe un système de surveillance avec un enregistreur. Généralement, neuf fois sur dix, le disque dur ne se situe jamais très loin du réseau. Il suffit de le trouver, et de l'éclater.

Il tira une longue bouffée. Le bout incandescent rougissait intensément. Quelques volutes se figèrent autour de lui, tel un dôme, une enceinte infranchissable. Il devenait immatériel.

– D'accord, tu paumes un peu de temps sur ton taf, mais cela t'évite de manger dix ans de placard pour un petit casse.

Il prit son verre de « scotch » et descendit la moitié avant de continuer. Assis sur le banc à ses côtés, je reniflai bruyamment.

– Le troisième, le plus intelligent, est celui qui a relié tout le système sur le commissariat du quartier. Pour le coup, il n'y a aucun moyen de le savoir, hormis un renseignement du concepteur du réseau. De toi à moi, cela ne mérite pas la torture

d'un employé de la société d'installation. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Une nouvelle taffe avant de jeter son mégot à quelques mètres de lui.

– En règle générale, tu as entre trois et cinq minutes avant que les condés débarquent. Cela te laisse assez de temps pour prendre la bonne décision. Rester ou partir vite !

Il s'étira un long moment.

– Il n'y a pas de règle. Tu es le seul maître à bord.

Je me permettais de l'interrompre. Son visage demeurait neutre.

– Que ferais-tu ? demandais-je timidement.

Il esquissa un rictus.

– J'ai essayé les deux. Ça m'a coûté des années de taule. J'ai joué et j'ai perdu.

Je ne tenais pas son regard. Ses grands yeux bleus n'avaient plus la moindre indifférence en ce soir d'été.

Un long silence monacal nous réunissait. Une étoile filante se désagrégeait dans le ciel.

– Je n'ai pas toujours cédé... confie-t-il le sourire aux lèvres.

Ses dents blanches brillaient d'un seul éclat.

– Fais attention... Il faut savoir sauver ses couilles.

Je n'osai poser une question, par pudeur sans doute.

Ensuite, il se leva.

– Promets-moi de ne jamais mettre un genou à terre ?

Trop con, je restai silencieux. Je ne saisisais pas ses mots.

Alors, il ouvrit la porte de la maison et disparut dans le couloir. Dans la cuisine, ma mère chantonnait en réalisant la vaisselle. Une chanson de « *Christophe – les mots bleus* ».

Reclus, je siégeai sur le banc. Mon père se livra pour la première fois de ma vie.

Pourquoi ?

Je cherchai à comprendre. En pure perte. Peut-être que ce jour-là, je n'étais vraiment qu'un p'tit con.

J'aurai dû lui dire : « Papa, il n'faut pas t'en faire ».

6

Mes deux compères sont cristallisés, enracinés profondément sur le plancher des vaches. Bertrand squatte le silence, je le sens minable. Pas un mot ne jaillit de sa bouche. On entendrait une mouche lâcher un pet si JC ne beuglait pas comme un putois.

Il est furax.

– C’est quoi ton plan, bordel !

Mon état de nervosité se gâte à vue d’œil. Je cherche à me ressaisir. Je dois rassembler mon énergie et envisager une réaction rapidement.

J’observe intensément ma fausse Rolex.

– Putain ! On fait quoi, Casi ? Bordel de merde ! braille JC.

– Donne-moi du temps ! rétorquais-je.

– Du temps ? Pauvre enculé, on va finir en taule ! Allez, on rentre chez nous comme des clodos !

– Arrête, JC !

Je ne lâche pas la trotteuse qui tournoie inlassablement.

– Juste un chouïa de temps, s’il te plaît !

– Si les condés...

Violemment, je lui coupe la parole.

– Bon Dieu, du calme ! hurlais-je à mon tour.

Les larmes aux yeux, j'examine l'aiguille défiler lentement.

– Encore un peu ! murmurais-je.

Mon vieux, que ferais-tu à ma place ? Rester ou décarrer ? Je suis dans le doute. Je lève la tête vers l'objectif, des sanglots se répandent sur ma joue. C'est la roulette russe, une balle dans le barillet, le canon sur la tempe. Il est trop tard pour reculer. Je prends l'entière responsabilité. C'est un échec.

– Bon, si tu ne fais rien, je me casse ! dit JC.

– Non ne bouge pas !

Cinq minutes se déversent comme un récipient de merde sur de la faïence d'un urinoir. Rien ne change.

– Écoute, JC !

– Quoi ?

– On n'entend rien !

– Qu'est-ce que tu me saoules ?

– Si la cam était reliée aux flics, nous serions déjà sur le sol avec le gun sur la tête... Nous aurions déféqué dans notre bénouze, des bouts de cerveau collés aux murs !

Mes deux compères s'efforcent de percevoir le moindre bruit provenant de l'extérieur. Le brouhaha de la vie citadine, sans plus.

– Soit sa cam est du flan, soit l'enregistreur n'est pas loin. Il faut le loger.

La pression retombe rapidement. Mes potes rient aux éclats. Nous avons eu la frayeur de notre existence. Je me liquéfie, je ruisselle de tout mon corps.

– Putain, Casi ! Ne me refait jamais ça, bâtard !

Après les larmes, j'arbore un grand sourire, mais personne ne le voit.

– Au fait, rappelle-moi de défoncer ton acolyte Kev. Avant de farcir la rondelle de l'autre grosse truie, il aurait pu te prévenir ! lance Bertrand froidement.

Il parle maintenant, celui-là !

– Dès que l'on sort d'ici, je lui nique sa mère ! enchérit JC.

– On n'enfile personne, on trouve l'enregistreur !

Bientôt, la peur cède la place à la bonne humeur. Chasse le naturel, il revient au galop. J'ordonne aux deux couillons la quête de cette boîte noire. Nous nous dispersons dans toute la maison.

Pendant la demi-heure qui suit, nous fouillons chaque recoin, du sol au plafond. Rien n'est épargné. Croyez-moi, c'est une putain de perquise. De vrais chiens enragés.

– Tu as voulu t'amuser, mon gros schbebos ! méditais-je.

Dans la chambre, le paddock démantibulé règne au centre d'un tapis persan. L'orient en lieu et place de décoration. Une coupelle ciselée pleine de loukoums trône sur la couette, les miettes recouvrent quelques motifs arabo-musulmans. Une serviette traîne sur les coussins en forme de cœur. L'emballage d'une capote stagne sur la table de chevet, le préservatif défraîchi pendouille sur le rebord de la poubelle. Ça schlingue la levrette et la missionnaire ! Les empreintes d'une récente partie de trou-du-cul, j'imagine.

Je fouille énergiquement chaque centimètre carré et ruine sa piaule.

– Je m'en doutais !

Je dévoile un colossal godemichet et son flacon de lubrifiants au sein de quelques sous-vêtements féminins. Ustensile pour les jours de grandes solitudes. Au vu de l'ampleur de ce gourdin, son croupion est un garage à braquemart !

Par contre, ça cocotte dur !

– Il se douche avec son flacon de parfum, ou quoi ?

Il est vrai qu'avec tous les plis de la peau en raison de son obésité, le mec a plutôt intérêt. Un gros, ça suinte du derche !

Il me donne envie de dégobiller.

On ne localise pas cet enregistreur. Quarante-cinq minutes de recherches infructueuses, ça me bourre le mou. Nous retournons la baraque de la cave au grenier, même les chiottes et la chasse sont passées au peigne fin. C'est à n'y rien comprendre. Le gros aurait installé un faux système de surveillance ! Je rameute mes potes dans le couloir qui conduit, respectivement, aux chambres et à la salle de bain.

– On laisse tomber. Je pense que ce fumier nous la glisse à l'envers.

– Explique ? demande Bertrand.

– C'est une caméra factice. Il n'y a rien, nulle part. Vous avez remarqué autre chose ici ?

– Non, répond JC.

– Effectivement ! Pas un détecteur ni un objectif sauf celui de la grande pièce. Sinon, rien... Nada !

– Conclusion ?

– Du faux, tout comme lui. Un gros porc qui se la pète.

J'appose mes mains sur les épaules de mes frères. Je souhaite rassurer tout ce petit monde.

– Occupons-nous de ce qui réside dans l'ombre des portes de la penderie. La caille se planque ici. Nous sommes là pour ça, les amis !

J'affiche un sourire prétentieux, une éloquence pompeuse.

– Notre vie évolue aujourd’hui ! Nous renaîtrons de nos cendres semblables aux phénix ! Croyez-moi, mes compagnons !

JC renifle, Bertrand reste imperturbable.

– Tu redescends, baltringue ! Si l’on dégote assez pour se la mettre au chaud pendant deux mois, on s’en tire bien ! envoie JC en se grattant les burnes.

D’un coup d’épaule, il me décale du seuil de la chambre.

– Garde ton pénix, ou je ne sais quoi ! Mariolle !

– Phénix ! répétais-je. De la culture, p’tit père !

– Dis tout de suite que l’on est des truffes ? marmonne
« Tire au flanc ».

– Non, je ne dirai pas ça.

Je prends une minute de réflexion.

– Quand même les gars, vous n’avez pas inventé l’eau chaude !

– L’eau chaude ? demande JC. Je ne bite rien ! Pourquoi tu poses cette question ? Il est où le rapport ?

Il persiste :

– T’es con ou tu le fais exprès ?

Pas moyen d’inculquer un peu d’instruction ! L’optimisme, j’en parle même pas !

Tandis que j'extrais toute la caille du placard, je réalise, une fois de plus, que les deux bourrins ont bel et bien détalé du gourbi.

Ils se branlent en loucedé ?

– Ils font chier, ces branques.

Je gagne le couloir qui donne accès aux chambres et campe un instant. Le silence règne en maître.

– Ils glandent très certainement au rez-de-chaussée !

Un brin furibard, j'envisage de descendre rapidement l'étage lorsque mon regard s'appuie sur le mur qui me fait face. Une grande quantité de photos sont exposées fièrement, à la gloire et au narcissisme d'un seul homme.

– Il aime se faire tirer le portrait !

J'attache une attention singulière sur d'anciens clichés. Notamment, un instantané sépia légèrement décentré. La scène représente notre inverti portant une franche et virile accolade avec Hans Haselbaum, alias albtraum (*cauchemar*). Euphoriques, ils affichent un sourire ravageur.

– Le fils de pute ! jugeais-je.

Pourquoi fils de pute, me direz-vous ? Hans Haselbaum... Je ne vais pas me coltiner un dessin et de toutes les façons, je n'aurais pas assez de crayons pour esquisser ce bâtard. Il s'inscrivit comme un type sanguinaire, une ordure, un désaxé insensible et inexpressif. Mafieux jusqu'à la pointe du prépuce, il exécutait, sans rechigner, les directives du patron. Je n'ai jamais croisé le taulier de l'organisation, « le grand-dabe » comme on le surnommait. Un homme très discret et inaccessible. Malheureusement, j'ai eu l'infortune de lier connaissance avec Hans. Il était « le baron » de mon vieux. Dès ma naissance, il exposait sa trogne au-dessus de mon berceau. Je me souviendrai toujours de sa gueule de rat. Il y avait de quoi traumatiser un mioche toute sa vie ! Une cavité profonde remplaçait son œil gauche. La légende raconte qu'il aurait arraché son globe oculaire pour prouver son indéfectible loyauté au syndicat du crime. Haut cadre dans le milieu, son grade de chef de zone lui octroyait une autorité inhumaine. Ce bâtard affranchissait généreusement les condés. Ceux qui ne marchaient pas dans le rang, une chevrotine dans le cigare, ça fera une veuve de plus ! Égocentrique, il affichait insolemment un tatouage autour de son cou. Dans sa langue natale et gravée dans la peau en lettre gothique : « *La mort pour les putes* ». Il n'était pas là pour t'expliquer comment pomper une queue. Tu lui pompais la queue. Et si par malheur tu n'obéissais pas, la poulaille découvrait ta carcasse cloutée sur un poteau électrique, les roupignolles fourrées au fond du cul. Un travail artisanal, sans jeu de mots. Comme son alias l'indiquait, il représentait ton plus grand cauchemar. D'ailleurs, de nombreux caïds, de p'tites frappes, des capos et des sbires de la pire

espèce disparaissaient vite et sans préavis, ainsi que toutes leurs progénitures, à la manière de l'éminent Houdini. Tu me vois, tu me vois plus ! Les gonzesses morflaient quelques semaines dans des conteneurs aux entrailles d'un hangar sur les docks. Une dizaine de loufiats besognaient féroce­ment leurs cramouilles plusieurs fois par jour avant de les dessouder. Les cadavres s'évaporaient dans les hauts fourneaux du coin. L'usine de sidérurgie demeurait la propriété du milieu. Il n'y avait pas meilleur endroit pour un effacement définitif.

Pourtant, ce jean-foutre fut assassiné la veille d'une réception annuelle célébrée en l'honneur de l'organisation. Il devait offrir une chevalière en or massif au grand-dabe. Un prétexte pour lui lécher le fion. La bague s'est volatilisée, le gangster perforé de la tête au pied. Des pruneaux dans le buffet façon far breton. Un carnage !

Nul ne connaissait la vérité, l'omerta demeurait présente. Quelques ragots circulaient de capos à capos, les langues de pute balançaient timidement sans posséder le moindre indice, mais rien de bien sérieux. Finalement, le milieu enterrait l'idée d'un règlement de compte ou d'une exécution sommaire. Toutefois, jamais il ne l'oubliait.

En aucun cas, mon père n'évoque ce passé.

– Laisse le diable là où il se trouve ! riposte-t-il lorsque l'on sollicite son avis sur ce fait-divers.

Satan sur les rives du Styx, je le cède. Seulement, je dis que le couillu qui a débranché cet enulé mérite une statue à son effigie. Immortalité au messie, le sauveur rédempteur ! Il dispose de deux grosses valseuses dans le calebar.

Chapeau bas « *monsieur sévèrement burné* » et bonjour
m'sieu-dame !

Pour être très réglo, ça me fait royalement chier cette photo avec l'autre débile sanguinaire. C'est quoi le rapport entre eux ? Je ne me sens plus de bonne humeur.

Je dévale l'escalier d'un pas décidé. Mon pifomètre m'entraîne dans la cuisine, je sais que le gros s'y trouve. Bingo ! Monsieur est attablé, la boustifaille étalée devant lui, un sandwich dans les pognes.

– Qu'est-ce que tu branles ?

Il sursaute comme s'il venait d'entendre une corne de brume. Il bafouille quelques mots incompréhensibles. Il y a plus de miettes qui sortent de son gosier que de paroles.

– Tu ne sais pas bouffer, tu es un porc, frérot !

– J'ai l'estomac dans les talons...

– Tu as toujours la dalle ! On n'est pas ici pour becter, connard. Tu te rappelles notre deal ?

Bertrand reste là, pensif.

– Bah, oui. On vient piquer les breloques.

– Tu peux me faire savoir pourquoi tu croûtes maintenant ?

– Je te l’ai dit, j’ai faim. T’es con par moment, Casi !

Il ajoute :

– Tu sais que je ne suis pas bien si je ne mange pas un peu. Je fais de l’anémie !

– De l’anémie ?

Il ne me l’avait jamais faite celle-là !

– Encule un rat si tu veux ! Mais, ne m’la met pas profond, s’tu plaît...

Je n’ai plus envie d’écouter ses conneries. En matière de professionnalisme, on repassera. Pendant que l’on y est, pourquoi ne pas crotter au milieu de salon. Allons-y gaiement. Laissons nos empreintes et notre ADN partout !

Synopsis

*« Bienheureux les fêlés, ils laisseront passer la lumière. Michel Audiard »
pourrait être l'adage des principaux personnages de ce roman.*

*Casimir et ses deux potes sont des petits malfrats décérébrés. Ils causent la
langue de la rue, celle des p'tites frappes.*

Un comportement exécrationnel, ils n'aiment personne.

Ces trois 'casos' vivent de petits larcins et de minables trafics.

*Lors d'une montée sur un braco plus sérieux, ils ne pensaient pas que leurs
vies allaient prendre une autre voie.*

Le magnifique 'Dolce Vita'

© Denis FERRIER 2016-2017